

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 76

Artikel: Souvenirs militaires de François Guélat de Porrentruy 1809-1811
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248898>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite)

« Je n'ai pas connaissance des affaires militaires pour vous aider de mon conseil. Dirigez-vous sur les avis de sincères et affectionnés amis, *sed vide et cui fide*. Souvenez-vous de N..... et craignez les pièges des traitres et des ignorants. Les anciens militaires et les nouveaux sont tous d'accord à dire que la persévérance dans une bonne conduite est le vrai moyen d'avancer en grade et en fortune, et qu'un seul écart fait noter et reculer ; pensez-y toujours, et inspirez ces vérités à votre frère de ma part.

« Nous attendions depuis longtemps de vos nouvelles et des siennes. M. le médecin Guélat me charge de vous prier de vous informer de son neveu Merquin qui doit être dans le faubourg Léopoldstadt, et d'en donner des nouvelles.

« La femme Céfelt est venue tout éplorée me dire qu'elle avait reçu une lettre qui lui apprenait que son fils était dangereusement blessé, et qu'il demandait quelques subsides d'argent.

« Des nouvelles des enfants du pays ou de connaissances tranquillisent et consolent leurs parents, quel qu'ait été leur sort.

« Vous avez bien réjoui ceux de Meyll, Coulon, Bernardin et Céfelt qui n'en avaient point reçues. Les villageois en demandent. Notre voisin Husson m'a demandé votre adresse

« pour vous écrire, et voir son frère qui doit être aussi à Léopoldstadt. Tâchez de le découvrir.

« Avez-vous écrit à votre oncle l'abbé Berberat, chez S. A. S. la comtesse Windischgrätz, née duchesse d'Aremberg pour lui annoncer votre situation ? Cela lui aurait fait plaisir.

« Nous éprouvons bien du contentement de savoir que vous vous portez bien, et que vous vous comportez de même. Un chacun demande de vos nouvelles, et vous salue ainsi que Béal.

« Le père V..... a reçu une lettre de son fils qu'il tient cachée, ce qui nous fait supposer qu'elle renferme des choses désagréables dont nous ignorons la cause ; tout ce que nous en savons, c'est qu'il y a une grande jalouse de ce que Béal est employé, et que le fils V..... ne l'est pas.

« Nous vous embrassons et particulièrement votre sœur Rosine ; votre frère qui a pris gaillardement les deux premiers prix de calcul et de géométrie, et moi qui suis toujours votre bon père Guélat avocat et avoué.

« P. S. Il me faudrait encore une page entière pour désigner tous ceux qui vous saluent ».

La contrée où nous étions est la Moravie proprement dite. L'air y est partout insalubre : les fruits y mûrissent à peine, ce qui produisit une dissenterie dont je fus atteint. On m'envoya à Znaïm, petite ville à quatre lieues du camp, avec un convoi de malades.

Entré dans un hôpital, je me présentai à l'infirmier major occupé à se raser.

En me voyant : « Encore un chiard ! dit-il tu attendras bien que j'ai fini ». Alors il me mit entre les mains de deux individus à figures repoussantes, qui me conduisirent dans une grande salle ; après avoir tiré les battants d'une porte vitrée, on marchait dans l'ordure jusqu'à

la cheville du pied....

Arrivé à l'autre bout, se présente à ma vue un cadavre hideux, déjà tout décomposé, gisant sur un grabat, que l'on s'empresse d'ôter pour me saisir par le bras et les épaules, et prendre sa place ; toute résistance devenait inutile. Constaté il me fallut subir cette rude épreuve, boire le calice d'amertume jusqu'à la lie.

Livré en moi-même aux plus tristes réflexions, j'en fus bientôt tiré par l'arrivée subite d'un jeune élégant que l'on plaça près de moi, de façon que l'on pouvait à l'aise lier conversation ensemble. Ses manières étaient d'un homme de bonne éducation : venant de Bordeaux (Gironde) il allait rejoindre un parent, officier supérieur dans l'un des régiments de la division, c'est tout ce que j'en sus. La distribution se fit, on me servit quelques pruneaux et un peu de riz ; mais à lui..... grand Dieu !.... des pillules ! A peine avalées, j'entendis donner l'ordre à un infirmier de le surveiller, d'apporter une planche à côté du poêle, qu'à huit heures, c'en serait fait de lui, et qu'aussitôt, il vienne l'avertir !

L'heure fatale avançait. Tout en causant, le voilà tout à coup qui tombe à la renverse raide mort, sans le moindre signe d'agonie, et moi dans un état de stupéfaction, dans des pensées, affligantes sur nos destinées !...

Le moteur de cet odieux attentat fut exact malgré le défaut de prévenance de son subordonné qui ronflait à étourdir ; il tourne et retourne ce corps inanimé dans tous les sens ; j'examinais ce manège en silence. Cependant, après de vains efforts, se tournant vers moi : « Je suis bien bête de tant chercher, tu auras fait ma besogne, toi ! — Comment l'aurais-je pu, dans la position où je suis ? je n'ai pas bougé. Regardez bien sous les aisselles. » Alors, comme la chemise gênait, il rompit le bras, trouve des sachets cousus d'or, et se sauve sans écouter les volées d'imprécations que je lui donnai.

Et, comme le naufragé qui coule, il tâcha, par un effort suprême, de se soutenir encore...

Le rideau noir se frangeait d'une clarté jaunâtre. Il se roulait toujours. Le croissant de lune reparut : avec lui la lumière. Simon put voir le loup, de grandetaille, efflanqué, le poil hérissé, la gueule déjà entr'ouverte par la faim et la convoitise. Il vit aussi le chemin où il chancelait et une grande tache sous ses pieds. Lui-même devenait visible, debout dans l'air blanchi. Aussitôt, près de lui, une voix gémit : — Au secours... je meurs...

Il se retourna. Un corps gisait, qui s'était traîné laissant une trace brune sur la terre glauque. La stupeur, l'horreur cloua Simon sur place : il comprenait. Mais sa halle fut courte. Il s'approcha du garde, se pencha à

— Antoine, je suis Simon. C'est moi qui t'ai tué. Je vais mourir aussi, plus vite que toi peut-être.

Feuilleton du Pays du Dimanche 6

Par une nuit d'hiver

Il ne restait plus à Simon pour se défendre que la crosse de son fusil. La veille il aurait pu attendre la lutte corps à corps. Maintenant, il avait perdu sa hardiesse, et la force même lui manquait. L'œil cloué sur ce qu'il voyait du fauve, oppressé comme le condamné à l'approche du bourreau, il recula devant les dents aiguës ; sans savoir si, derrière lui, c'était la terre ou le fossé, sans se demander où de battre en retraite allait le conduire, il recula d'instinct, pour différer le supplice... et, pas à pas, à mesure qu'il reculait, les lueurs verdâtres avançaient.

Quelle distance parcoururent-ils ? Un mètre vaut une lieue à qui circule de cette façon.

Simon vaguait toujours : c'était une manière de se débattre. Et la mort le suivait, assurée, vorace, mais, dans sa lâcheté, patiente à attendre qu'à bout de lui-même, il tombât.

Il sentait ses jambes commencer à trembler, à ployer. Le dénouement fatal, horrible, s'annonçait. Alors cet homme qui s'était séparé de Dieu, rassasié de péchés, qui venait de se rougir de sang, se souvint de son âme. Il allait mourir, seul, sans l'aveu qui soulage, sans le pardon qui purifie, il allait paraître au jugement. Il eut un avant-goût de l'épouvante sans nom, un éclair de la lumière formidable qui inaugurent les châtiments des damnés. Le malheureux jeta les yeux vers le ciel, un cri monta de ses entrailles : « O mon Dieu crucifié pour moi, pitié ! Sainte Vierge, sauvez-moi ! »